

Le pacifique.—Eh ! c'est bien à quoi j'ai pensé déjà, sans cela il y a long-temps que j'aurais parti. Je ne m'amuse nullement ici.

L'ami.—Veux-tu me laisser régler cette affaire là ; je crois que je réussirai, car je n'ai rien eu de personnel avec aucun de nos ennemis, et après tout il n'y a rien à dire contre eux ; il n'avaient qu'à laisser faire, où en serions-nous ?

Le pacifique.—Ne m'en parle pas. J'en tremble... mais il se fait tard, dépêche-toi à délivrer notre héros avant la nuit ; car dès qu'il fera noir... je ne réponds plus de moi.

Ici les deux chefs se séparent. L'un d'eux se dirige vers la maison où est enfermé le héros. L'autre se porte vers les groupes d'électeurs.

SCÈNE SIXIÈME.

On est dans une chambre qui est située exactement au-dessous du fameux grenier.

Le pacifique se promène de long en large d'un air moitié inquiet, moitié impatient en se rongant les ongles.

Le pacifique (se parlant à lui-même).—J'ai diablement hâte que tout cela finisse, et si ça peut bien finir j'espère qu'on ne me verra recommencer qu'à bonne enseigne. *Le gros, le laid* et nombre d'autres sont partis ou cachés, nous laissant à nous déharbouiller comme nous pourrions, et s'il y a quelque chose à attrapper à la fin, je pense bien qu'ils ne seront pas les derniers à faire valoir leurs services. C'est désespérant. Reste à savoir si *l'ami* va réussir. (*Faisant le poing contre le plafond*). C'est pourtant toi qui es là-haut qui nous causes tous ces déboires. Oh ! vas, tu ne me verras plus te suivre, faire semblant de t'adorer comme avant.

Une jeune femme (qui coud dans un coin).—Quels mécréants que ces gens de la ville, ça blasphème contre le bon Dieu !

L'ami entre en regardant de tous côtés.

Le pacifique.—Ah ! voici *l'ami* ! Eh ! bien, quel succès ? Je suis sûr qu'ils n'ont rien voulu entendre ?

L'ami.—Au contraire. C'est à qui nous rendrait service. L'un va appeler les électeurs derrière la maison et leur faire un discours pour détourner leur attention, tandis que voici deux de leurs amis qui se chargent de protéger notre héros.

Deux des adversaires politiques des chefs sauvages, appitoyés sur la triste position où leur ennemi se trouve, viennent avec l'intention de le protéger, s'il en est besoin.

L'ami frappe au plafond, et appelle le héros à plusieurs reprises.

Après beaucoup d'hésitation apparente on voit la trappe s'ouvrir.

Le héros (par le trou de la trappe).—Eh ! bien, sont-ils partis ? Puis-je m'échapper ?

Le pacifique.—Non ; mais tu peux descendre, il n'y a plus de danger. Nos ennemis ont promis de te laisser partir. Descends.

Le héros.—Ah ! mon Dieu ! c'est une trahison ; je suis mort.

L'ami.—Eh ! non, te dis-je. Viens, et n'aies plus peur. Tiens, tu ne vois ici que des personnes qui veulent te sauver.

Le héros (regardant par la trappe).—Mais je vois deux de nos adversaires. Ah ! vous m'avez vendus, perfides amis que vous êtes. Vous m'avez trahis, on va me tuer !

Le pacifique.—Eh ! mon Dieu, vous ne pensez qu'à nous insulter, vous seriez mieux de profiter de la générosité de ces messieurs pour vous tirer d'embarras que de voir partout des traîtres et des meurtriers.

Le héros se suspend péniblement par le trou de la trappe et se laisse tomber lourdement sur le plancher. On a de la peine à le reconnaître tant son visage est bouleversé ; ses yeux sont brouillés et son teint est d'un bleu pourpre. Il jette des regards effarés et craintifs sur chacun des assistants. Deux de ses adversaires l'en-